

J'ai été pris le 6 Septembre 1944, entre 14 et 15 heures, chez M. BAGARD, boulanger à BERTRICHAMPS. Des hommes de la Gestapo, qui nous firent prisonniers, étaient venus chercher les boulangers BAGARD ét ALLARD, accusés d'avoir ravitaillé le maquis. Sans doute ces deux comme çants avaient-ils été dénoncés.

Ils prirent également tous les hommes qu'ils trouvèrent dans ces deux maisons, de sorte que nous nous retrouvèmes sept, dont le Sous-Lieutenant GLEMENT et moi, à être emmenés en camion à BACCARAT.

Chacun de nous subit d'abord un interrogatoire sommaire. Lors-

que je pénètre à mon tour dans le bureau, j'aperçois avant toute autre personne l'une des quatre miliciennes prisonnières du maquis et qui avalent été confiées à la garde des anglais à la ferme de LABARHALUE. Dans un coin de l'immense pièce, la face tournée vers le mur, se trouve un jeune homme, sans doute un prisonnier.

On me demande mon identité. Je présente ma carte. On me dit: Vous êtes le capitaine Marc". Je le nie. On fait défiler tour à tour devant moi les quatre miliciennes qui toutes déclarent reconnaître le capitaine Marc. Je continue à nier. On fait alors comparaitre le prisonnier qui tourne le dos à la salle. Il s'agit d'un de mes hommes du maquis qui me r reconnait également. Toute cette scène a été accompagnée de nombreux coups de nerf de boeuf. On me fouille et l'on trouve dans le boftier de ma montre un petit papier sur lequel j'ai écrit quelques notes: "Chercher accus - Emplacement - Boulanger - Saint Stail". Je déclare ne plus me souvenir à quel propos j'ai écrit ces notes. Le neveu à BOULANGER sera arrêté par la suite et mis en cellule avec moi à Schirmeck. On ne pourre rien relever contre lui et il sera libéré au bout de huit jours. *On saura vous faire parler ce soir me dit-on. On me vole mes papiers, ma montre, mon argent, etc...

Vers 19 heures nous sommes conduits tous les sept dans une étroite salle de bain aménagée en cellule, du chateau voisin. J'y resterai jusqu' au 14 Septembre. Vers 22 heures on vient me chercher et on me conduit dans une vaste salle de bain du premier étage où se trouvent déjà réunis de nombreux officiers du S.D. Je subis tout de suite la torture, cont l'épreuve m'a paru la plus effrayante, a été l'asphyxie par immersion dans une baignoire remplie d'eau et le rappel a la de à coup de nerf de boeuf. Je reconnais avoir été au maquis de VIOMBOIS. Je déclare avoir eu comme Je reconnais avoir été au maquis de VIOMEOIS. Je déclare avoir eu comme officier-radio CORSE pour lequel j'ai cherché des accus et un emplacement. Je sais que CORSE a été pris par eux à son poste à MEUPHAISON dix jours plus tôt (je le crois d'ailleurs fusillé) par conséquent, je ne compromets personne ni rien en ajoutant que je lui at touvé cet emplacement et qu'à ma connaissance il n'avait pas de poste ailleurs (ce qui n'est pas vrai). J'adopterai la même tactique pendant dix secaines: Ne dire aux boches que ce qu'ils savent déjà, ne citer des noms que lorsqu'il a agit de camandes libérés, que l'on sait à l'abri ou morts. Lorsqu'ils s'en rendent compte, après la prise des maquis de la région de Saint Dié, ils se vengeront par des brutalités. On me ramène dans la cellule vers 8 heures du matin. Je suis dans un état physique lamentable; j'ai deux côtes case du matin. Je suis dans un état physique lamentable; itai deux côtes cases sées qui me font beaucoup souffrir.

Mes déclarations sont rapportées aux miliciennes qui savent beaux pup de choses et ne manquent pas de relever mes mensonges. Je sabig of

i se ŝi

422.1 1 Aubit alors

de nouveaux interrogatoires accompagnés de coups (Verscharft - Vernehmir Persuadé que je serai fusillé, je souhaite la mort à brève échéance. Les miliciennes ont donné les identités des Sous-Lieutenants Jean SERGE. Henri GALLINOT (ce sont eux qui les ont tondues), STAMIS, qu'elles appellent aussi Roger-Roger (je ne sais si c'est le nom véritable de STAMIS je ne le connais que par la Gestapo des gendarmes de BADONVILLER qui les ont arrâtées et des gendarmes de RAON, qui sont au maquis, affirment-elles Dès ce moment, CROISE est connu des boches, j'ai la certitude, et je serai bien étonné d'apprendre, quelques semaines plus tard, par l'adjudant-cher de gendarmerie HENRI de Saint Dié, fait prisonnier à son tour qu'il a repris son service à RAON sans être inquiété. J'aurai, à plusieux reprises, des surprises de ce genre. J'ai pu minsi me convaincre que la Gestapo est submergée et que la liaison entre ses différentes sections sou vent déficiente. Ainsi, un jour on me dira que l'on recherche un de mes officiers, le Sous-Lieutenant CLEMENT, domiclié au Rabodeau et dont ils ont eu l'identité par un prisonnier de cette région. Mous finissons par tout savoir ajoute-t-on triomphalement. Les boches ne peuvent dissi muler leur confusion lorsque je leur réponds que CLEMENT est leur prisonnier depuis le 6 Septembre. J'exploite au maximum de tels incident et îl m'arrivera par la suite, lorsqu'ils me remembrant reprocheront de leur avoir caché tel nom que je pouvais ignorer, de leur répondre que je l'avais déjà mentionné au cours de mes premiers interrogatoires. Cette tactique m'aidera beaucoup au cours de mes interrogatoires du mois d'Octobre à Schirmeck par le S.D. de Strasbourg, mais elle deviendra beaucoup moins efficace en Novebre près de l'équipe de Saales, qui revient de France où elle a fait de nombreux prisonniers, desquels elle a tiré beaucoup de rensaignements. Combien de fois me dira-t-on d'un ton fron que: "Voud allez bien entendu nous dire que vous aviez déjà dit telle chose à un tel d'entre nous".

Les boches savent aussi par les miliciennes la présence au maquis d'un colonel. Je leur dis qu'il s'agit d'un colonel anglais parachuté dont je ne connais pas le nom. Je leur dis la même chose du commendant français HERY. Ce sont les boches eux-mêmes qui me révèleront plus tard la véritable identité de ce dernier. Ils me diront son grade et son requent d'svant guerre. "Il montait beauxopp en course" me diront-ils. J'ignore si ce détail est exact, mais j'ai toujours pensé que le bocheque me le donnait avait vécu à Strasbourg et beaucoup fréquenté les milieux militaires français avant la guerre.

Lorsqu'on m'interroge sur l'identité de mon chef direct, qui m'avais fait monter au maquis, je déclare qu'il s'agit d'un lyonnais nommé MARCEAU, que j'ai connu à Lyon où il habitait encore. Or, Lyon est libére à ce moment là. J'ajoute avoir fait sa connaissance à l'occasion d'une visite médicale que je fis à sa femme malade. Cette dernière phrase est maladroite, car on y reviendra pour me demander la véritable identité de MARCEAU que je ne pourrai plus cacher. Je subis également un long et pénible interrogatoire au sujet de l'Abbé SCHUSSMANN. Ils savent par les miliciennes qu'il était présent, qu'il est venu me voir au maquis de CELLES, mais je déclare ignorer son domicile. Tout cela se passe en plusieurs séances et toujours accompagné de brutalités.

plusieurs séances et toujours accompagné de brutalités.

Si à BACCARAT j'avais dit ce que je savais, si je n'avais pas, par de fausses indications, détourné les recherches de la Gestapo, toute la partie de l'R.M. risquait d'être pris. Les boches n'ont su que ces membre vivaient dans les Vosges, depuis plusieurs mois, que beaucoup plus taré vers la fin du mois d'Octobre, à la prise des officiers anglais. A ce moment, l'E.M. avait pu prendre ses dispositions pour échapper aux investigations boches, les Alliés étant proches.

STUTMAN

On veut également connaître le nom de notre officier de renseignement Je dis que c'est le Lieutenant HENRI dont ils connaîssent déjà l'identité. Les boches me démontrent qu'il n'a pas été à hauteur de sa tâche et que nous devons notre encerclement du 4 Septembre à cette déficience.

Vers le 18 Septembre, en revenant d'un'interrogatoire dans ma cellul « je n'y trouve plus mes compagnons de captivité. La sentinelle me fait

savoir qu'ils sont partis en Allemagne pour travailler-

Le surlendemain arrivent de nouveaux mux prisonniers de la Meurthe & Moselle, accusés d'avoir ravitaillé un maquis, ainsi qu'un officier de réserve de BACCARAT, chef local présumé de la Résistance. Le surlendemain, CLEMENT, un des sous-officiers de la Conturie CROISE, nous rejoint à son

Le jeudi 14 Septembre, vers 18 heures, on m'applique à nouveau les menottes et je suis conduit dans une voiture Citroen, déjà chargée de nombreux objets pillés (draps, couvertures, cartouches de cigarettes, etc) vers le Donon. Ce départ ressemble à une fuite. Les Alliés approcheraient ils? Je ne le saurai sans doute jamais, er je suis persuadé que je vais être fusillé. Il n'en est rien cependant, et bientôt nous srrivons au camp de Schirmeck, où l'on me présente au commandant comme particulièrement dangereux. Je suis tondu à ras, habillé d'un vieil uniforme et jeté en calle de la commandant comme particulièrement dangereux. cellule. Le l'endemain matin, on me fort de la cellule pour me mettre dans la baraque 4. Je ne comprends rien à ce changement. Un prisonnier alsacien nommé CENU, officier de réserve, gardien aux cellules et qui couche dans la même baraque, me dit le soir "quand tu es arrivé en cellule hier, je te croyais condamné à mort à brève échéance, mais on ne met pas de condamné à mort en baraque. Tu ne seras pas fusillé". Ce n'est que plus tard que je soupçonneral la vérité: on veut me faire parler. Je tomberal d'alleurs dans le piège quelques jours plus tard.

Les premiers F.F.I. sont très nombreux dans les baraques. J'en connais un grand nombre de la région deBADONVILLER. Ils sont heureux de me voir et ne me quittent pas. La baraque 10 en contie nt au moins 150 du maquis de DARNEY, avec une dizaine de leurs officiers en tenue. Ils sont bientôt

transférés au camp de GAGGUENAU.

Le lendemain de mon arrivée en baraque, soit le samedi 17, nous rejoint un autre cellulard, l'Abbé ROTH, lorrain, expulsé en 1940. Il nous raconte qu'il a été pris au moment où il allait rejoindre le maquis de RAON par Présents, il raconte librement son aventure. Nous devenons rapidement bons

Le lendemain à la tombée de la nuit, nous partons par camion pour GAGGUENAU. Les prisonniers F.F.I. sont très nombreux dans ce camp et logés en baraques comme les autres prisonniers. On leur a affirmé qu'ils sont considérés comme prisonniers de guerre et aucun d'eux, même officier, ne pense plus qu'ils seront fusillés. J'y trave également des mulhousiens,

pense plus qu'ils seront fusillés. J'y trave également des mulhousiens, internés précédement à cause de leur qualité d'officiers de réserve, ainsi que RIEDER, Conseiller général d'AMMERSCHWIHR, que je connais bien.

Le lendemain de mon arrivée, RIEDER réunit, après le couvre-feu, quelques alsaciens très sûrs, dit-il, qui veulent savoir de moi si la France de la Résistance les a oubliés. Je les rassure, leur prédis la libération proche et leur dis que l'on compte sur eux pour construire quelque chose de propre qui servira d'exemple au reste de la France. Le lendemain matin on me ramène à Schirmeck, en cellule. Que s'est-il passé? Il m'est pénible de penser qu'un de mes auditeurs de la veille m'ait vendu. Je ne pourrai en avoir la certitude qu'après suerre au retour de RIEDER. Mes sourcons me en avoir la certitude qu'après guerre au retour deRIEDER. Mes soupçons me

rendent méfiant à l'égard de tous et des Alsaciens-Lorrains en particulier Je le déclare la mort dans l'âme. Je m'écarte de tout le monde, de sorte qu'à leur retour, mes compagnons de misère prendront petit à petit, à mon

égard, une attitude très réservée.

A partir de ce jour, je resterai toujours en cellule et les interro gatoires reprendront de plus belle. Le jour même de mon retour, je suis entrepris par une nouvelle équipe de S.D.U. Un colonel entouré de tout un E.M. est venu de Strasbourg pour m'interroger. Ils me présentent les papiers qu'ils ont trouvés à la côte 722, après l'engagement du 17 Août. Ces documents comprennent une description de ma mission sur Schrimeck et le Struthof, un plan du Champ du feu, la liste des hommes de Valentin et des sous-officiers de CROISE, d'autres papiers encore, dont le contemu m (échappe. Ils me sont en effet présentés rapidement pour que je me pus se les reconneitre, mais on ne me laisse pas le temps de les parcourir. Cela n'est pas fait pour améliorer mon cas. Il me faudra jouer très seux pour ne pas leur en dire plus que ne contiennent les papiers, tout en

leur donnant l'impression que je leur dis la vérité.

J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer comment ces papiers étaint restés à la côte 722, dans le maquis du Sous-Lieutenant FELIX. Lorsque 10 Août au soir, un message de la B.E.C. nous annonçait pour le lendemen un parachut ge sur le terrain "Anatomie", je partis immédiatement avec le capitaine RIVIERE pour alerter les maquis et les hommes de la PLAINE devant participer à l'opération. Celle-ci pouvant être suivie d'une atta que ennemie nous obligeant à rester au maquis. Je bourrai mon sac comme pour un départ définitif, y rangeant également mes papiers. Au camp FEL/2 nous décidons de laisser une garde qui veillera sur nos paquetages jusque notre retour. Le sac du capitaine RIVIERE et le miem sont confiés au Lieutenant FELIX qui les met à l'abri dans son P.C. Le parachutage n'a Leu que le 13 Août vers 2 heures du matin. Au cours de l'opération de fais une chute malencontreuse. Je n'y attache pas d'importance et continue à marcher toute la journée. Vers 15 heures, ma tâche est terminée. Le ne me reste plus qu'à monter au camp FELIX y contrôler l'installation du Anglais qui viennent d'être parachutés, prendre mon sac et rentrer. Mais nous jouons de malheur. Mon guide se trompe de chemin. Les efforts que faits ont aggravé le traumatisme que j'ai subi pendant la muit et pen @ peu s'installe une paralysie de la jambe droite. Je rentre péniblement à RAON. Au cours de la nuit la paralysie de ma jembe devient complète. Cut la taison pour laquelle je ne pourrai retourner au maquis avant l'affent du 17 Août et y laisserai mon sac et mes papiers.

Dans un de ces documents 11 est dit que, ma mission à Schirmeck et au Struthof terminée, je devrai me mettre en rapport avec les chefs alsaciens de la résistance. Cette phrase a tout particulièrement attiru l'attention des boches. Elle prouve qu'il existe une organisation F.F.

Alorce en Algace. Quels sont les chefs? Etant donné l'importance de la mission qui m'a été enfiée, je dois, selon leurs dires, les connaître. Je prétends n'avoir entendu que deux noms de guerre al saciens, Jean Paul DANIEL, mais on ne veut pas croire que je n'en sache pas plus et je subt un interrogatoire après l'autre au cours desquels on essale de me faire un interrogatoire après l'autre au cours desquels on essaie de me faire parler par des menaces, par des coups, par des promesses de toutes some concernant ma famille et moi, mais ils ne tireront rien de moi. Du 22 Septembre au 15 Novembre, je serai préoccupé à mener à bien cette lutte qui a pour but de leur dissimuler ce que je sais, et même, lorsque compossible, de les aiguiller sur de fausses pistes. C'est souvent très pénible et l'arrivée des Alliés se faisant attendre, je dois souvent lutte également contre la lassitude et le désespoir qui tendent à s'emparer demoi. En outre, mes compagnons de captivité, auxquels de ne veux pas me confier depuis mon aventure de Gagguenau, ne compremnent rien à mon

attitude. Ils sont frappés par la fréquence de mes interrogatoires. Je les sens devenir un perméfiants à mon égard (la méfiance est un sentiment très répandu à Schirmeck) j'en souffre beaucoup plus encore que de ma misère physique. Parfois, l'en vie me prend de leur crier "Vous pouvez avon confiance en moi, je suis en train de rouler les boches". En voici la preuve: Ils recherchent les chefs F.F.I. d'Alsace. J'en connais et il suffirait de donner leurs noms pour leur permettre de tous les découvrir mais je ne leur dis rien et c'est pourquoi leurs recherches restent vaine Mais de telles paroles risqueraient d'être transmises à des oreilles enne mie et alors tout serait perdu. Lieux vaut donc me taire et supporter la méfiance de mes amis. Je frémis aujourd'hui encore en m'imaginant ce qui serait arrivé en Alsace si j'avais eu un moment de faiblesse au cours de cette période. EHLINGER, VENTRON et LEBER eussent pu être découverts près de deux mois plus tôt, ce qui eut permis aux boches de dévoiler toute l'organisation. Des arrestations eussent sans doute eu lieu par milliers et des dévastations dans le pays eussent été innombrables.

Cependant, les recherches de la Gestapo continuent. On essaie de me confronter avec les Alsaciens, des Lorrains ou des Vosgiens, susceptible: d'être au courant du mouvement F.F.I. en Alsace et en Lorraine. On pense pouvoir lever des contradictions dans nos déclarations réciproques et ainsi nous confondre. C'est la raison paur laquelle on fait revenir de Gaggmenau à Schirmeck DROSOT dit GRIVEN, chef du secteur de DARNEY et l'alle ROTH. Interrogé, DROSOT évoque no tre entrevue près de REMIREMONT, mais ajoute qu'on n'y a pas parlé de l'Alsace. J'abonde dans ce sens et j'affirme que DROZOT ignore tout de ma mission en Algace. Au bout de quelqua semaines on admet la véracitéde mes dires pui sque DROZOT sort de cellule

et est considéré comme prisonnier de guerre et, comme tel, par t avec un fort contingent de F.F.D. pour l'Allemagne.

En ce qui concerne l'Abbé ROTH, on me demande combien de temps il a séjourné au maquis. Je réponds: "je ne l'y ai jamais vu, vous savez bien qu'il a été arrêté avant d'y être parvenu". C'est effectivement ce que ROTH m'avait déclaré. En me posant leur question, les boches ont préché le faux pour savoir le vrai et je crois avoir déjoué leur ruse pa ma réponse. En réalité, je viens, sans m'en douter, de dénoncer ROTH/ Celui-ci avait en effet déclaré aux boches qu'il n'avait jamais eu l'intention de monter au maquis. Or, il ne nous a jamais mis au courant de ses déclarations. Arrivé en baraque le 18 Septembre, il avait pensé, comme la plupart d'entre nous d'ailleurs, en avoir terminé avec les interroga teires, me dira-t-11 plus tard. Je suis désolé de l'avoir dévoil à la Gestapo. J'en ai encore sujourd'hui de cuisants regrets, malgré que ROTH m'ait déclaré n'avoir à s'en prendre qu'à lui-même et à l'imprudence de 44 déclarations incomplètes qu'il nous a faites. Je ne puis cependant oublique que mes paroles ont entrainé pour ce camarade la bastonnade et l'ont obligé à dévoiler l'identité du curé de RAON qui s'était chargé de le mettre en rapport avec SIMON. ROTH m's donné par la suite l'adresse à la quelle je pourrais le retrouver après le guerre. Je ne l'oublierai pas-La Gestapo connait aussi l'identité de Louis SIMON et de GERARD.

Comme je prétends ignorer ces noms, on me répond que mes dénégations sont vaines puisqu'ils les ont connus par LETZHLTER Lucien, propriétaire d'un camion et qui nous a amené du ravitaillement au maquis. Je suis très sûr de ce que j'avance là. Toutes les investigations n'apprenent rien à la Gestapo sur les mouvements de résistance en Alsace. On me pose de nouvelles questions. Avant d'élaborer son plan d'action, le commandant MARCEAU dut au préalable l'étudier minutieusement avec les chefs alsacion

Où les rencontrait-il? J'ai dit ne rien savoir. A ma connaissance,

MARCEAU a passé une fois en Alsace, traversant seul et clandestinement la frontière. Ils recherchent longuement sur la carte les possibilités de passage à la frontière franco-alsacienne; ils émettent des hypothèses, arrêtent des bûcherons travaillant dans la région qu'ils supposent propice

arrêtent des bûcherons travaillant dans la région qu'ils supposent propice à ces passages, mais tous leurs efforts sont vains. Nous avons deux gardiens de cellule, eux aussi prisonniers. L'un lorrain nommé SCHERRER, Ils ont à leur disposition pour les travaux de nettoyage un autre prisonnier. Ce sera DENU, déjà cité, jusqu'au 25 Septembre, puis GIRARDIN, garde fores tier à Oberaslache, à partir du 24 Septembre.

Le lendemain de mon retour en cellule à Schirmeck, DENU vient me voir et me dit: "Méfie toi de PARKET et deSCHERRER, ils jouent aux anti-nazi, mais ce sont des agents boches". L'avertissement n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd et je décide de les tromper à leur tour. DENU me demande ainsi si MARCEAU et MARSCHAL sont pris. Cette question me laisse perplexe Comment connaît-il ces noms? Serait-il un mouton? Je ne lui dissimule pag ma méfiance. Il essaie de me rassurer en me disant qu'il a été mis au Comment connaît-il ces noms? Serait-il un mouton? Je ne lui dissimule pagma méfiance. Il essaie de me rassurer en me disant qu'il a été mis au courant par un officier de réserve de Mulhouse actuellement prisonnier au camp. Mes soupçons persistent et je lui dis: "U'ai été vendu par un alsacien il y a quel ques jours, je ne veux pas être pris au piège". Il est sincèrement affecté par ces mots et je lui accorde ma confiance. Je le rassure sur le sort du commendant et du colonel et le remercie de ce qu'il doit m'avertir sur l'attitude à prendre vis à vis de mes gardiens. J'ajout "Aie confiance en moi, j'ai décidé de les faire marcher et les boches ne sauront rien par moi". DENU nommé chef de baraque n'a jamais été inquiéte par la suite. Il en sera de même du capitaine HELIRCH, ancien compagnon de par la suite. Il en sera de même du capitaine HELIRCH, ancien compagnon de VALETTE et dont le secret est resté ignoré des boches. Il s'est confié à moi et connaît en partie mon secret. Ces deux bons camarades ont ma confiance comme j'ai le leur. Cependant, parfois le doute m'assaille, même à leur sujet. Sauront-ils éviter toute parole imprudente qui dévoilerait tout? Ils l'ont su, puisque je n'ai pas été inquiété par eux pas plus qu'eux n'ont su à souffrir de moi qu'eux n'ont su à souffrir de moi.

Lorsque les Aklemands dévoilent un de mes mensonges, je prétends m'être simplement trompé et je mets tout sur le compte de ma mémoire nettem en t défaillante depuis mes premières tortures dont je porte encore les stigmates. Aussi me déclarent-ils un jour qu'ils vont m'aider à fouiller mes souvenirs Ils vont mettre dans ma cellule des gens qui ont eu des rapports avec des F.F.I. d'Alsace. Nous pourrons ainsi comparer nos souve nirs. Là encore, leurs efforts sont inutiles. Il sne sauront rien de moi ni de mes compagnons. Mon dernier compagnon de cellule, devenu mon ani est un jeune officier d'active, CLAUDEL, qui a commandé une centaine au col de BUSSANG et a été pris le 9 Septembre par les S.S. de CERNAY. C'est un soldat simple et sans détour, qui a su en imposer par sa franchise à 305 gardiens S.S. si bien que le commandeur de CERNAY lui propose un engagement aux Waffen S.S. CLAUDEL a déclaré avoir connu LUTTENBACHER du DRU MONTCelui-ci aurait déclaré avoir rencontré un alsacien LEBER, agent de la GM

Nous finissons sans doute l'un et l'autre par lasser les hommes du So car pendant près de deux semaines on ne nous soumet plus à aucun interrogatoire. Tous, y compris nos gardiens, semblent nous être hostiles. Ceux-ci nous interdisent même les quelques instants d'entrevue que l'on arrive parfois à avoir, au cours des corvées de nettoyage, avec un camarade. L'isolement le plus complet se fait autour de notre cellule. On a du donner des ordres très sévères dans ce sens à nos gardiens. Pour que la consigne soit respectée, ceux-ci disent à nos cams raded qu'ils doivent se méfier de mous, ce qui augmente encore le malaise existant entre eux nous et que je ne puis lever si je ne veux pas compromettre les comarcoles d'oblace. Tousquoi cette cerente tente speciale leverai je ne veux pas compromettre leurs comarades d'income

Pourquoi cette sévérité toute spéciale? Je n'en aurai l'explication qu'après le 10 Novembre, à Saales, lorsque la Gestapo m'accusera d'avoi essayé de rétablir des lissons depuis ma prison avec des F.F.I. alsacien Le 6 Novembre au soir, un S.S. vient me prendre dans ma cellule m'appliq les menottes et m'amène. Est-ce pour le Struthof et son four crématoire? Mes camarades me diront plus tard l'avoir cru aussi, mais il s'agit encomme d'une fausse alerte car une demi heure plus tard nous arrivons à Saales.

on me loge dans la prison de la Gestapo. Peu de temps après ces Messieurs m'entreprennent. Les insultes, les menaces et les coups pleuvent sur moi Ils me reprochent d'avoir menti et de les avoir pls pour des imbéciles comment pourrais-je avoir oublié les officiers Anglais qui ont été parache tés dans mon maquis. Comment pourrais-je ignorer les noms du colonel Laximum, du Lieutenant-colonel MARSCHAL, du capitaine RIVIER, de Jeanne DARLETTE. Je sais maintenant à quoi m'en tenir. J'ai appris en effet que ques jours auparavant l'arrivée en cellule à Schirmeck d'un capitaine et d'un lieutenant anglais S.A.S. parachutés sur l'Anatomie le 16 Août. ont d'abord passé à Saales où ils ont été torturés et ont aprlé. On veut savoir de moi ce qu'est la mission Chypre. Or, je n'en avais jamais enten du parler avant ce jour. Mais cela me confirme dans ma conviction, que les anglais ont parlé, car nos hommes ne seraient pas au courant d'une telle mission.

On m'accuse egalement d'avoir menti lorsque j'ai déclaré ne connaime CORSE qu'un émetteur: CEQSE. On sait en effet que j'ai reçu de PARIS un jeune radio DENIS, affecté ensuite au maquis par mesure punitive. Il s'agit de Louis, qui au maquis s'appelle effectivement DENIS. Je profite de ce changement de nom pour dire que je n'ai connu qu'un colonel DENIS dont on ma d'ailleurs parlé dans un précédent interrogatoire à Schirmeck. " = cela est vrai ".

Où ont-ils puise ces renseignements? Je ne le saurai jamais.

Ma femme m'ayant appris à mon retour de captivité que la Gestapo a
perquisitionné dans mon logement vers le 16 Octobre et y a trouvé un pa
pur compromettant, je me demande si ce n'est pas là qu'ils ont appris l'exi
No ce du colonel DENIS. Je me souviens que son nom a été cité par les bodhe au cours d'un interrogatoire vers la mi-Octobre, en même temps Que celut colonel MARLIER, qui a mis sur pied et commandait dans les Vosges la 1º B.C.P. me disent-ils.

Quoi qu'il en soit, j'essaie de sauver ce que je peux. C'est ainsi que je déclare que le colonel DEMIS habite dans la région d'Epinal ou de Bruyères. Or, cette région est libérée. Quant au capitaine RIVIERE, c'est c'est un industriel du Jura, également libéré. Il est né à Poligny. J'au vu Jeannette quelquefois avec MARCEAU. Quant à Arlette, je ne m'en souviens plus Il faut que l'on me rappelle qu'elle a fait la liaison avec l'E.M. et moi pour que je me rappelle sa personne. Ce que l'on veut savoir de moig et on y insistera beaucoup, c'est le véritable nom de cette jeune fille car elle est maintenant l'agent de liaison du colonel MAXIMMENTE est alsacienne et c'est sans doute par elle que le colonel MAXIMMENTE est alsacienne et c'est sans doute par elle que le colonel MAXIMUM communique avec l'Alsace. J'ignore si ces détails correspondnt à la realite J'ignore le nom que l'on me demande. En ce qui concerne les officiers anglais, ils sont connus de la Gestapo depuis longtemps, puisque les miliciennes leur avaient déjà dénoncés leur présence à BACCARAT.

Pendant ce séjour à Saales, je vois arriver dans ma prison une vintaine de prisonniers du maquis de RROVENCHERES. J'assiste ainsi aux pén péties de leur interrogatoire. Le prenier interrogé nie tout, passe à la chambre de torture située sous notre prison, revient au bout d'une demi heure avec la perspective d'être rappelé après avoir réfléchi pendant i

I Le fuls du colonel Mailier, commandant en retraite est un voisin et ami.

La maisan Martier à 500 m d'en a été invendre par les allemands le 24/9/1944 (vou mon eaut)

meheure. Pendant ce temps, on interroge le deuxième qui nie également, mais parle au bout de 10 minutes de bastonnade. Les suivants n'ont besoin que de qualques bonnes giffles ou de nerf de boeuf pour dire ce qu'ils savent. Les exceptions sont rares. Le traitement qu'ils subissent n'en esque plus violent. Mais tous finissent par parler. Qu'on ne les critique par car il faut avoir connu la torture pour comprendre l'état d'ame de celui qui l'a subie. Ces hommes avaient été commandés par le capitaine CLAUDEL. Ils espèrent d'ailleurs tous que ce ui-ci s'est mis à l'abri. Je pense que c'est en recherchant ce dernier que les boches ont trouvé le colonel LARTIL "DENIS".

Le 9 ou 10 Novembre, on nous ramène tous à Schirmeck. Je rejoins ma cellule où CLAUDEL est heureux de me revoir car im me croyait mort. Quel ques jours plus tard, CLAUDEL sort de cellule. Il est affecté à une bara que d'où il partira vraisemblahlement bientôt pour l'Allemagne. Quant à moi, au lieu d'aller le rejoindre, je suis ramené à Saales le 17 Novembre. Le première personne que je vois en rentrant dans la prison, c'est le colonel DENIS couvert de bosses et de bleus. On me laisse tout juste le temps de le voir puis on me conduit dans la chmabre des tortures. On m'accuse à nouveau d'evoir menti et je devrai payer. Le colonel DENIS a volu, hier mais les coups de nerf de boeuf l'ont ramené à une notion plus saine des choses, me déclaret-ton. On sait maintenant que MARCEAU est allé deux fois en Alsace, une première fois accompagné de RIVIERE, un deuxième fois de MARSCHAL; que RIVIERE est alsacien. On sait aussi que j'ai eu des entrevues avec des alsaciens ayant eu l'occasion de passer en France et que je communique avec eux par message. LUTTENBACHER fai sait, lui aussi, la liaison. On sait même que Jearmette a amené de Lyon un posté émetteur, que ce poste est arrivé chez moi par l'intermédiaire de JACQUOF On sait qu'à la deuxième réunion p.F.I. en Algace se trouvait un représen tant de la Moselle. La preuve en est que MARCEAU a rapporté des cigaret tes de manufacture de MATZ. Lartil en a eu un paquet. On sait enfin que tout l'E.M. a logé chez moi à RAON. Maintenant je suis obligé de parler. Je reconnais avoir vu VENTRON, avoir reçu des messages de Jean Paul par l'intermédiaire de l'instituteur de Raon sur Plaine (je sais qu'il est en fuite), savoir que par DRUMONT on pouvait atteindre EHLINGER et LEBER, et qu'EHLINGER est en rapport avec un nommé WINTHER.

Toute la lutte que j'ai soutenue pendant des semaines, toutes les souffrances physiques et morales ont-elles donc été vaines? Pourtant non car les Alliés sont proches maintenant et les boches n'auront plus le temp de faire beaucoup de mal en Alsace. RAON est sur le point d'être pris. On ne pourra donc plus atteindre ses habitants. Mais je ne saurai tout cela que le la loure plus atteindre de pour l'instruction de semaine désemméné.

ne pourra donc plus atteindre ses habitants. Mais je ne saurai tout cela quel ques jours plus tard, et, pour l'instant, je suis désespéré.

Le lendemain, le colonel DENIS, Mme CLAUDEL, elle aussi couverte de bleus, et quel ques jeunes gens de Ban de Laveline ou de ses environs partent pour Schirmeck. Le colonel me dit: "U'ai parlé, mais comment pouvais-je faire autrement?"

P

Quelques heures plus tardarrivent les débris d'un maquis de Ban de Sapt et j'assiste à la même tragédie que pour les gars de PROVENCHERES. Dans la soir ée, les boches, outrés que j'aie pu leur mentir et les jouer pendant des semaines, me font redescendre à la cave : "Vous avez très bien joué votre jeu, mais nous nous vengerons".

Deux jours après on m'emmène à THANNoù l'on va me faire comparaître avec les alsaciens. LEBER arrive en effet le soir même de mon arrivée. On nous présente l'un à l'autre et je suis autorisé à lui parler devant un gardien. Je lui dis très sincèrement que j'al donné son nom et qu'il est

72

inutile d'affronter la torture. Bien entendu il commencera par nier tout ce qu'on lui reproche et ne parlera qu'au bout de 24 heures de bastonnade et de souffrance. Il en sera de même d'EHLINGER qu'on amène le lendemain et auquel je n'ai plus parlé avant mon interrogatoire. Le dernier arrivé est VENTRONL D'une femètre en me les fait reconnaitre. Il marche péniblement On l'interroge tout de suite. Il nie me connaître, on me confronte avec lu Je le supplie de parler, pui sque nos entrevues à Epinal sont commues et de s'éviter ainsi la torture. Il persiste à nier Cette mompréhension me fache. Pense-t-il conc qu'il y a encore un schappatoire, alors qu'il me voit et que je le supplie de parler. Ne comprendra-t-il pas que je veux

lui éviter de plus amples souffrances inutiles, puisque les boches savent Lui aussi parlera au bout de 24 heures de souffrance. Les boches m'ont beaucoup interrogé sur la question parachutage d'armes en Alsace. J'ai toujours prétendu que les alsaciens s'étaient refu sés d'en recevoir. Je crois que toutes nos dépositions concordaient à ce sujet. Nous avons tous minimisé l'ampleur du mouvement F.F.I. en Al sace-Il s'agit maintenant pour la Gestapo de trouver les chefs du Bas Rhin.
VENTRON et moi citons Jean Paul et déclarons ne connaître que son nom de guerre. EHLINGER cite FRANCOIS, dont il ne connaît pas, dit-il, la véritale identité. Il sait que c'est un garagiste amputé d'une main. On m'avait demandé au cours d'un précédent interrogatoire où avaient lieu les réunions présidées par MARCEAU. J'avais déclaré que ce lieu était peut-être situé dans les environs de GRENDELBRUCH. ERLINGER confirme et comme il a assiste

il devra y conduire les boches. Le lundi soir nous quittons THAME. Les al saciens qui sont au nombre d'une vingtaine, avec ceux qui ont été arrêtés sur les dires d'EHLINGER de LEBER, seront dirigés sur la prison de COLMAR. Quant à moi, je part pour Sélestat et de la je retournerai à Schirmeck me dit-on. Dans la pour Sélestat et de la je retourneral à Schirmeck me dit-on. Dans la muit, nous nous retrouvons tous à la Gestapo de Sélestat, la prison de COLMAR, sur le point d'être évacuée, n'ayant pas accepté de prisonniers. En cours de route, j'apprends la libération de Mulhouse, que j'annonce prodemment à mes camarades. Le lendemain, tous partent pour Strasbourg, sauf EHLINGER Et moi, qui sommes mis en cellule à Sélestat. Le lendemain mercrod 22 Novembre, dans l'après midi, EHLINGER part avec ses gardes du corps au GRENDELBRUCH et moi-même quelques instants plus tord avec mes gardiens de Strasbourg. Nous devons nous retrouver le lendemain à Strasbourg, où nous devons comparaitre devant FRANCOIS. Je passe la nuit dans une cellule de la Gestapo de la rue CELLENICK. Le lendemain natin, de bonne heure, le canon tonne, les mitrailleuses crépitent et les boches déménagent. Vers 9 heures je reste seul enfermé dans la cellule. Une heure après je suis délivré par les soldats de Leclerc et des F.F.I. d'Alsace. délivré par les soldats de Leclerc et des F.F.I. d'Al sace.

J'si résumé objectivement autant que possible mes soixante dix huit jours de captivité chez les défenseurs du national-socialisme et de l'Eurg, nou velle.

J'ai été soumis à de nombreux interrogatoires, au cours desquels je me suis toujours efforcé de tromper l'ennemi, de gagner du temps. Pour ce faire, j'exploitais le manque de liaison et je ne leur parlais que de ce qu'ils savaient par ailleurs, je ne citais que des noms de camarades libérés ou en sûreté. Je m'efforçais de donner à mes déclarations un air de sincérité. C'est ainsi que je dis un jour à un homme du S.D.: "S'il existait des maquis en Alsace, je ferais tout pour les empêcher d'agir. L'expérience des maquis des Vosges mis appris que ceux-ci n'entrainent que L'expérience des maquis des Vosges m'a appris que ceux-ci n'entrainent que ruines et misères pour le pays. Mais je suis sûr que la résistance en Al sace est pratiquement Inexistante. De telles parcles impressionnaient

. .

les boches. Elles m'ont permis de trainer les choses en longueur. Si les Alliés avaient libéré les Vosges 8 jours plus tôt, la comédie que j'ai jouée obtenait une pleine réussite car les maquis de Saint Dié n'auraient pas été pris et les boches n'auraient connu les noms d'aucun al sacien F.F.I. Mais si je n'ai pu éviter l'arrestation de quelques camarades du flaut Rhin, je n'en aurai pas moins évité, par mon jeu, de grands malheures à l'Alsace et aux alsaciens.

Nous avons parfois péché par imprudence au cours des derniers mois de notre lutte pour la libération du pays. Peut-être faut-il attribuer ces fautes à une réaction psychologique issue d'une trop grande attente de nos libérateurs. Peut-être aussi y a-t-il eu chez quelques uns d'entre nous des facteurs particuliers qui nous avaient fait perdre la notion du danger. Imprudence de ma part le fait d'avoir laissé mes papiers au maquis du

Imprudence de ma part le fait d'avoir laissé mes papiers au maquis du Lieutenant FELIX. Dans l'impossibilité où j'étais de les rechercher moimème, j'aurais du les faire prendre par un de mes hommes. Ne l'ai-je pas fait parce que dans ma souffrance je n'y pensais plus, ou bien, inconscient du danger, les croyais-je suffisemment en sûreté; je n'en sais rien.

Imprudence de la part de l'Abbé ROTH de s'être présenté à nous comme

Imprudence de la part de l'Abbé ROTH de s'être présenté à nous comme Aumonier du maquis, sans nous avertir que les boches n'en savaient rien, nous permettant au contraire de supposer que c'était la cause de son arrestation.

Je pourrais relever d'autres faits de ce genre, mais je n'insisterai pas, car la plupart nous avons payé très cher ces fautes.

Pour conclure, un mot en faveur de mes camarades la qui ent combatulou connaissent encore les reoles allemendes. Il de la companie de mes camarades la contraction de mot souffert immensément pour leur pays dans leur combat. Les lis ont leur corps. Enchainés, ils ont vécu au cours de durs combats. Les ils ont pu apprécier les nazis et îls constitueront pour l'svenir un sûr rempart contre cet ennemi toujours renaissant. Je n'en veux aucunement à ceul qui, capturés, battus, ont dit ce qu'ils sevaient, entrainant pour moi de mouveaux sévices. Ils ont parlé sous le knout boche. Il ne faut pas le leur reprocher. Nous devons, au contraire, mesurer par leurs souffrances, l'effrayante cruauté nazie. Pour mon compte, j'estime que rien ne peut la dépasser.

-: -: -: -: -

camaracles FPI qui ont com battu He fant les plaindre car dans lein coeur et dans